



Le démon au féminin

de Hafsa Zinaï Koudil

Fiche technique

Algérie - 1995 -

Réalisateur :
Hafsa Zinaï Koudil



Hafsa Zinaï Koudil

Résumé

Le film décrit une famille citadine dont le fils aîné, suivi du père, se laisse gagner par l'intégrisme. Leur obsession : obtenir que la mère porte le voile. Devant son refus, ils décident qu'elle est possédée par un démon et font appel à trois "saints hommes" pour l'exorciser. La séance de torture s'achève tragiquement : la femme est hospitalisée et reste handicapée à vie. Le mari sombre dans la folie.

Critique

Il est évident que la qualité de long métrage laisse à désirer. Certaines idées sont parfois amenées de façon maladroite. D'un point de vue cinématographique, il ne s'agit pas d'un grand film mais le sujet est là. Les ressources étaient limitées et les conditions de tournage dangereuses. C'est un film d'idées, purement et simplement : *"Je n'ai pas le temps de fantasmer pour faire du beau, je suis dans le combat !"* lance Hafsa Zinaï Koudil...

Une chose est certaine : le but de la réalisatrice n'était pas de faire rigoler et les gens l'ont bien compris dans la discussion qui a suivi la représentation.

"Le film est doux, tendre à côté de ce qui se passe en Algérie. Là-bas c'est l'horreur. Il n'y a pas de mots assez puissants pour décrire ce qui se passe !" soutient Koudil. Elle insiste aussi sur le fait qu'il faut cesser d'associer

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

l'Islam au problème de l'Algérie : " Actuellement, plusieurs musulmans sont taxés d'intégristes alors que ce n'est pas forcément le cas ."

Valérie Rhéme
Le journal des journées n°7 (4 mai 1995)

Coincés entre un FIS menaçant et un gouvernement indifférent à leurs difficultés, certains cinéastes algériens envisagent l'exil. Pas Hafsa Zinaï Koudil. Pour la jeune réalisatrice du **Démon au féminin**, la tourmente politique offre, précisément, matière à une révolution artistique.

Frêle esquif malmené au gré des tempêtes politiques, le cinéma algérien affronte quotidiennement un double péril : le marteau intégriste, qui cogne de tout son poids sur tout ce qui bouge (Chantage au scénario, menaces sur les techniciens, intimidation des personnalités) et l'enclume étatique, qui ne lève le petit doigt ni pour défendre son industrie, ni, bien entendu, pour favoriser la diffusion des films qui lui déplaisent.

Dans ce contexte, les aventures de la jeune cinéaste Hafsa Zinaï Koudil ont quelque chose de proprement héroïque. Entre FIS et gouvernement, Hafsa ne choisit pas.

Elle attaque. D'une détermination sans faille, la cinéaste algéroise a en effet réussi un tour de force en trois mouvements.

Elle a d'abord jeté tout son courage dans l'écriture d'une histoire qui dénonce, avec une belle violence, ceux qu'elle désigne comme les pires ennemis des femmes musulmanes. Elle en a ensuite réalisé un film, avec les seules ressources d'une production entièrement indépendante. Enfin, elle s'est battue bec et ongles pour que ce film soit montré hors de son pays, les autorités algériennes n'ayant pas encore autorisé sa diffusion locale.

Parallèlement, elle multiplie les prises de position véhémentes et tient tête

avec un panache qui laisse pantois.

C'est que la question du cinéma en Algérie ne se pose pour ainsi dire plus en termes critiques ou esthétiques. L'heure est à la survie. Les coupables négligences des autorités ont fini par assécher un paysage déjà malingre et les festivals internationaux ne proposent que très rarement des œuvres algériennes.

Pour l'heure, la seule alternative semble être celle choisie par la réalisatrice de **Démon au féminin**. C'est un cinéma certes actif, sinon militant, que Hafsa Zinaï Koudil appelle de ses vœux. En tous cas un cinéma algérien qui puiserait dans la tourmente politique la matière à une révolution artistique. Un cinéma qui au lieu du repli, choisirait de gonfler ses voiles au vent de l'histoire et se rapprocherait des gens d'Algérie, cette majorité silencieuse au nom de laquelle Hafsa Zinaï Koudil revendique l'idéal d'un Islam tolérant dans une société démocratique.

R.S.

Libération 20 février 1995

Entretien avec la réalisatrice

Comment une femme devient-elle cinéaste en Algérie ?

Rien dans la société algérienne n'encourage les femmes à la créativité, encore moins à la cinématographie. Je suis entrée dans le cinéma presque par bravade, parce que j'ai rencontré des résistances sur le terrain. Je crois que c'est un tempérament, un amour poussé du cinéma. Il y a peut-être deux ou trois autres cinéastes femmes mais on est assez éloignées les unes des autres.

Pour moi, au-delà de sa portée culturelle, **le Démon au féminin** est une forme de combat. J'ai fait ce film pour contribuer à endiguer la montée de l'intégrisme. J'ai essayé de me défendre avec

entêtement et détermination. Avec tout ce que cela a entraîné en chamboulements dans ma vie quotidienne, dans ma vie d'épouse et de mère, dans ma vie de femme.

J'ai fait **le Démon au féminin** pour attirer l'attention sur la diabolisation de la femme en Algérie, par les intégristes comme par certains qui se disent démocrates et progressistes. Je voulais dénoncer le fait que les femmes servent de boucs émissaires, parce qu'elles sont un pilier fondamental de la résistance, ce que les intégristes, eux, ont fort bien compris.

Qui est Salima, cette femme algérienne dont "le Démon au féminin" raconte l'histoire ?

Salima, c'est d'abord l'héroïne, une femme enseignante dont le mari, devenu activiste du FIS veut lui dicter une nouvelle façon de vivre. Elle refuse. Alors, tous se mettent d'accord pour dire qu'elle est possédée par le diable, parce qu'elle refuse le diktat de son mari et de son fils, manipulés par des intégristes. Même la mère de Salima consolide ce discours. Elle dit à sa fille de céder à son mari au nom de la sauvegarde du foyer et des enfants. Mais on voit aussi que certaines femmes s'organisent et prennent cause pour Salima. Elles se réunissent, décident de sortir dans la rue, dans une solidarité totale et sans conditions avec Salima, torturée moralement et physiquement.

La famille de Salima est une famille aisée, parce que le phénomène intégriste ne touche pas que les couches déshéritées. D'ailleurs, les responsables intégristes sont issus de la bourgeoisie algérienne et ce sont eux qui tiennent les rênes. Ils ont embrigadé les exclus de la société pour faire leur sale besogne.

J'ai néanmoins voulu mettre une fin optimiste, parce j'ai la certitude que l'Algérie ne peut que connaître la démocratie. La résistance organisée en Algérie aujourd'hui anticipe cette démo-

cratie. A l'aube du XXIème siècle, l'Algérie prouvera qu'on ne peut pas vivre sous le joug d'une dictature, qu'elle soit militaire ou religieuse. Personne n'a abdicqué, même face aux crimes abominables du FIS.

*Qui empêche **Le Démon au féminin** d'être vu en Algérie ?*

Le film a connu une censure. En 1993, quand le film se terminait, le pouvoir était engagé dans un "dialogue" avec les intégristes et il craignait que la sortie du film ne soit prise comme une provocation. J'ai demandé officiellement une programmation ; j'attends toujours la réponse. Je n'ai pas encore reçu un seul signe de la part de ceux qui décident en Algérie.

Une demande de protection pour la diffusion du film ne constituerait-elle pas un soutien implicite au pouvoir ?

C'est vrai, je me retrouve coincée dans ce cercle vicieux. Moi, je ne me déclare en aucun cas l'alliée du pouvoir. Je mène un combat sur un double front : contre les intégristes et contre les charognards qui sont au pouvoir.

Paradoxalement, la crise n'a-t-elle pas provoqué un renouveau du cinéma algérien ?

Oui, bien sûr, parce qu'aujourd'hui, nous vivons presque une révolution. Tant de sujets et de thèmes pourraient être mis en scène. C'est une richesse extraordinaire qui ne peut qu'aider le cinéma à avancer. En 1993, il y avait au total 8 films en production avec le mien. C'était une sorte de boulimie, alors que le contexte ne se prêtait pas du tout à faire du cinéma.

Cela dit, je vois autour de moi que certains cinéastes, un peu échaudés, craignent de ne plus pouvoir faire de films. Les gens continuent pourtant à travailler, chacun dans son secteur d'activité. Je ne vois donc pas pourquoi les cinéastes, eux, n'iraient pas faire des films.

*De quoi va parler le **Mariage de jouissance**, votre prochain film ?*

Il dénonce la pratique du viol collectif, appelé par euphémisme "mariage de jouissance" et qui consiste à traumatiser, à humilier la femme, en la transformant en un objet sexuel au service de ceux qui prétendent défendre la cause de Dieu, alors qu'ils ne font que l'offenser. Il s'agit du témoignage d'une femme qui a été enlevée et violée collectivement de la manière la plus sauvage par les intégristes. Elle survit à cet enfer de folie et de violence, pour s'installer avec une autre femme qui veut elle aussi se défendre et, surtout, continuer à travailler. Elle apprend à vivre avec la peur et l'angoisse, pour aller de l'avant.

Quel impact a le climat politique et intellectuel sur votre vie en Algérie ?

Ma vie en Algérie était comme celles de centaines de milliers d'autres femmes et hommes. Se maintenir en vie constitue l'essentiel, déjouer tous les pièges tendus par la mort. Si bien que lorsque j'ai voulu achever le scénario du prochain film, j'ai eu besoin de décompresser un petit peu : la tension était telle qu'il devenait impossible de réfléchir et de penser.

Je suis allée en Tunisie un moment. Je retourne maintenant en Algérie. Je ne peux accepter le sort de l'exil, d'être coupée de l'Algérie. Sinon à quoi bon ce combat ? Je répète tous les jours que je ne peux pas concevoir ma vie en dehors de l'Algérie. Les intégristes ont dit : "Si vous parlez, c'est la mort ou alors l'exil."

Comment avez-vous vécu la mort de Saïd Mekbel ?

On a perdu beaucoup d'amis. Beaucoup de ces morts nous ont marqués. Mais il y a des morts qu'on n'accepte encore moins que les autres, que l'on refuse. C'est le cas pour Mekbel. On s'était vus quelques semaines auparavant, à Amsterdam. Il y avait des dramaturges,

des écrivains, des journalistes qui lui proposaient de rester et d'écrire son livre. Il s'est même mis en colère contre moi. "J'espère que tu n'es pas sérieuse en me demandant de rester ici". J'ai dit qu'on avait besoin du livre sur lequel il travaillait et qu'on avait besoin de lui, comme personne. On a trop perdu de têtes pensantes en Algérie. Et en lui faisant mes adieux ce jour-là, quelque chose me disait qu'on ne se reverrait plus.

Les intégristes traitent les démocrates de "minorité microbienne". C'est complètement faux. Nous ne sommes pas une minorité. Nous représentons cette majorité silencieuse, qui est de loin plus forte que les militants du FIS ou les gens du pouvoir. Cette majorité est debout tous les jours. Les gens ne veulent pas céder à l'intégrisme. Ils travaillent, pensent, lisent, écrivent, font de la politique. Ils n'ont pas déserté les rues. Ils vont à l'école ou à l'usine. Se rendre au travail est un acte de résistance. C'est un échec à mettre au débit du FIS. La vie continue en Algérie, malgré un cycle de violence extrême. Ceux qui résistent sont même au sein des institutions de l'État. Parce que l'État ne veut pas dire le pouvoir. Par contre, il faudra museler les autres, les barons par décrets et les suceurs de sang de l'Algérie. Ceux là ont mangé, ils se sont empiffrés. Fini maintenant. Il faut qu'ils passent la main. Ils doivent comprendre que l'Algérie d'aujourd'hui peut encore un jour se mobiliser. C'est d'ailleurs de cela qu'ils ont le plus peur. Cette majorité essentiellement démocrate refuse les thèses intégristes et veut vivre dans une Algérie en paix. Et elle n'a pas encore dit son mot.

Libération 20 février 1995

Hafsa Zinaï Koudil

Hafsa Zinaï Koudil est née le 13 septembre 1951 à Ain Beïda (Est algérien).

Mariée, elle a quatre enfants.

D'abord romancière, elle a publié quatre romans, dont **la Fin d'un rêve** (1984), **le Pari perdu** (1986) et **le Papillon ne volera plus** (1990).

Elle tourne son premier long métrage, **le Démon au féminin**, entre septembre 1992 et mars 1993. Ce film obtient le grand Prix du public au festival d'Amiens. Elle a reçu récemment le Prix des droits de l'homme.

A l'instar des intellectuels algériens, Hafsa Zinaï Koudil vit actuellement sous la menace. Agée de 34 ans cette romancière et cinéaste dénonce, dans son premier long métrage, la diabolisation de la femme par le FIS comme par ceux qui se disent démocrates.

Refusant de choisir entre l'exil ou le silence, elle vient de commencer dans son pays un second long métrage, sur le thème du viol collectif. Elle dit sa colère, ses difficultés et ses espoirs.

Libération 20 février 1995